

TIM RONEY / GETTY



été

Take That, 2b3, New Kids...
la sarabande des boys

SÉRIES, BD, CHRONIQUES, QUIZ... CAHIER CENTRAL

Libération

Israël

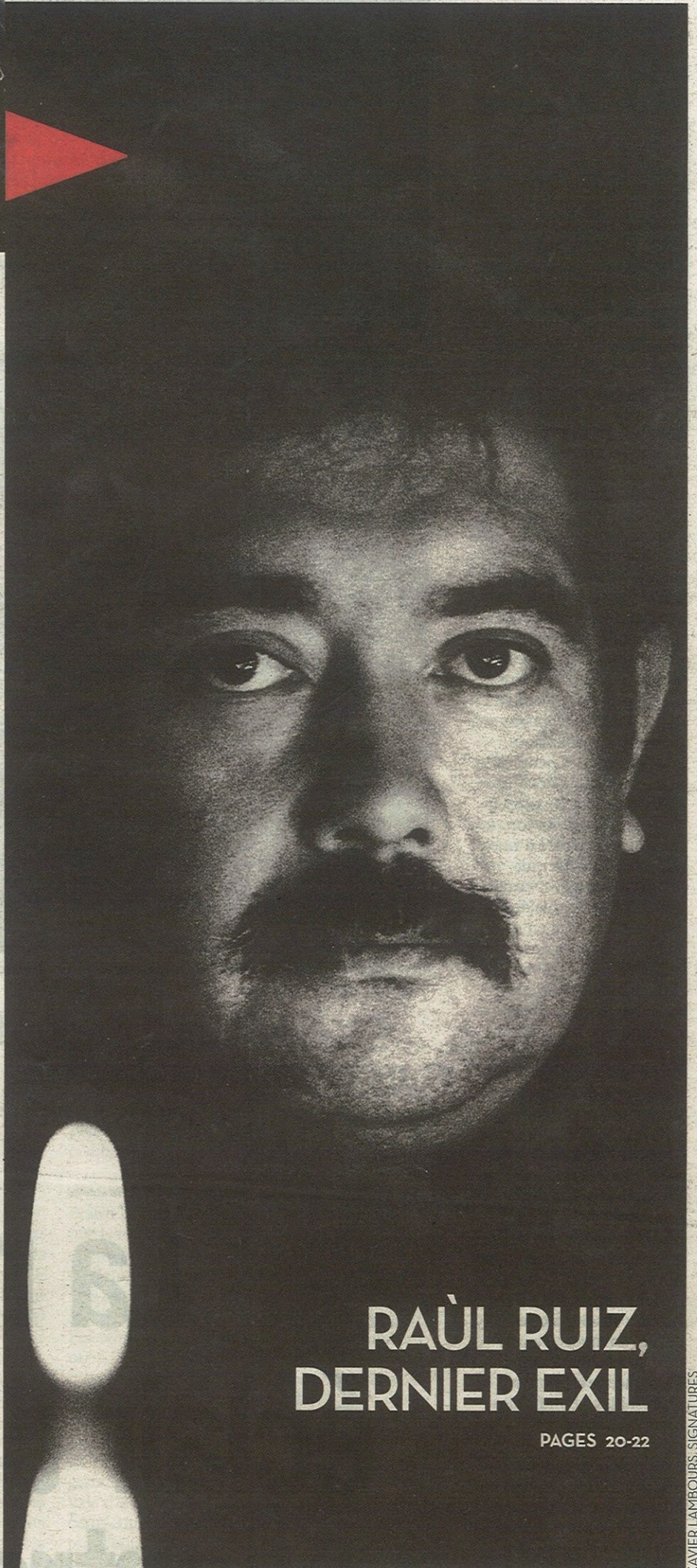
«La guerre n'est pas notre destin»



► Paix, littérature,
révolte sociale...
Entretien exclusif
avec l'écrivain
David Grossman

► Après les attentats
de vendredi, l'Etat
hébreu a accentué
ses représailles à Gaza

PAGES 2-6



**RAÙL RUIZ,
DERNIER EXIL**

PAGES 20-22

XAVIER LAMBOURS SIGNATURES

Libération



CULTURE



Raúl Ruiz et Melvil Poupaud au Festival de Cannes en 1983, pour la présentation du film *les Trois Couronnes du matelot*. PHOTO XAVIER LAMBOURS. SIGNATURES

DISPARITION Explorateur baroque de l'enfance et du crime, le cinéaste franco-chilien à la carrière prolifique est décédé vendredi à Paris à l'âge de 70 ans.

Raúl Ruiz, cent films et

Par **ÉRIC LORET**

Voilà, il nous a bien eus. Dans un monde dépourvu de Raúl Ruiz, nous sommes entièrement livrés à la fiction, devant l'objectif de sa caméra invisible. Il filme désormais nos comédies fantoches depuis un monde parallèle, se frottant les mains du bon tour qu'il nous a joué. En attendant qu'une porte s'ouvre pour, à notre tour, nous dérober.

Il s'appelait Raúl ou Raoul, selon l'humeur et le pays, entre son Chili natal et sa France d'adoption, menant des vies parallèles. Le grand public se rappelle son adaptation de Proust en version optimiste (*le Temps retrouvé*) qui faisait coulisser deux de ses acteurs fétiches, Catherine Deneuve et Melvil Poupaud, sur l'axe d'un temps curieusement rabattu sur l'espace. On franchissait dans ce film une plage normande et l'on se retrouvait quelques années plus tôt dans l'histoire.

IRONIE. Né au Chili le 25 juillet 1941, Ruiz fut étudiant en droit et en théologie, avant d'écrire des pièces de théâtre, de se gaver dans les cinémas d'épisodes de *Fu Manchu* et de *Flash Gordon*, et surtout de se former à la telenovela. Il reviendra à cette dernière en 2010 avec la fresque hallucinée des *Mystères de Lisbonne* (prix Louis-Delluc), disponible en film de plus de quatre heures et en série télé de six heures. Avouons-le : la version de quatre heures sans rondelles est une exquise plongée dans la matière-temps, où l'on avale aisément tous les bébés échangés et autres rebondissements clownesques.

Son univers n'était pourtant pas celui du cinéma industriel mais plutôt son pastiche ou sa perversion magique. Ainsi, dans *Poétique du cinéma*, en 1995 (éditions Dis Voir), imagine-t-il un type de western enfin réaliste, aux antipodes des billevesées hollywoodiennes : «*Le héros pose des pièges, mais ne se bat jamais... Un jour, il se retrouve devant le méchant (il s'appelle le shérif), dans la rue principale. Le méchant lui dit : "Tu as dévalisé la banque, tu dois payer pour ça." Le bon répond : "Que veux-tu dire exactement par dévalisé la banque ? Comment peux-tu être certain que j'ai dévalisé la banque ? De toute façon, qu'y a-t-il de nouveau dans ce que tu viens de dire ? En quel sens*

tes commentaires nous rapprochent-ils de Dieu ? »

Il faut dire que la grande inspiration ruizienne, c'était, depuis son arrivée en France au moins, l'ironie érotico-théologique de l'écrivain Pierre Klossowski. Ensemble, ils coscénariseront *la Vocation suspendue* (1977) puis *l'Hypothèse du tableau volé* (1978). De Klossowski, Raúl Ruiz gardera le goût des tableaux vivants où se nouent d'affreusement drôles histoires d'inceste, de séduction d'adolescents et de psychanalyse mystique, plus quelques curés. Chez Klossowski, on sait l'importance de la voix, qu'elle soit «révocation», vocatif (comme dans le titre *Roberte, ce soir*, où la virgule importe) ou «souffleur»,

importance de celui qui dit le texte, le souffle aux acteurs du drame, du ventriloque qui porte la voix narrative du récit.

FANTASME. Dans les films de Ruiz, les acteurs, c'est nous. Au moment de la sortie des *Mystères de Lisbonne*, le réalisateur expliquait l'effet produit par son film

«Toutes les techniques de cinéma vont désormais dans le sens de vous capturer. On "capture" l'attention du spectateur.»

Raúl Ruiz

en disant qu'il fallait bien doser le rapport entre distanciation et implication : «*La distanciation ne signifie pas forcément un paysage en plan large. Ça peut être une main, un objet, un détail. Si l'implication et la distanciation s'harmonisent, on peut créer un autre*

type d'attention. Une attention qui n'est pas "focalisée". Chaque spectateur verra alors un film différent. » Cinéma de la projection, du fantasme, où l'on se fait souffler son rôle pour trouver paradoxalement une plus grande liberté. Théâtre des marionnettes. Dans le cinéma du samedi soir, on ne pratique que l'implication, et du coup «*tout le monde voit à peu près le même film [...]* Toutes les techniques cinématographiques vont désormais dans le sens de vous capturer. On "capture" l'attention du spectateur. Mais ce type d'attention est une forme d'inattention. C'est une attention qui provoque une espèce d'inertie. » Les films baroques de Ruiz, au contraire, chatouillent l'âme d'aise. En 1969, son premier long métrage, *Trois Tristes Tigres*, qui croise des destins à Santiago, gagne le premier prix de ●●●

Paulo Branco, producteur indépendant et ami du cinéaste, revient sur plus de trente ans d'expériences :

«C'était toujours un plaisir de le suivre»

Producteur indépendant de plus de deux cents films depuis vingt-cinq ans, Paulo Branco a travaillé avec Manoel de Oliveira, Wim Wenders, Werner Schroeter, Chantal Akerman, Sharunas Bartas, Olivier Assayas, Mathieu Amalric et, de nombreuses reprises, avec Raúl Ruiz dont il a été l'un des plus fidèles et des plus anciens complices de cinéma. Collaborateurs et amis, ils ont travaillé ensemble sur tant de films que le producteur franco-portugais a du mal à établir un compte précis...

Combien de films avez-vous fait ensemble ?

Aux alentours de vingt-cinq. Plus de vingt en tout cas, c'est difficile à dire tant on s'est amusés et on a pris de plaisir dans ce que nous avons fait ensemble. Je ressens aujourd'hui une énorme perte pour un ami, mais aussi pour un immense artiste dont j'ai eu le privilège de partager de nombreuses expériences. Chaque nouveau projet, chaque film donnait lieu à une nouvelle aventure pour laquelle il était prêt à tout réinventer et c'était un plaisir de le suivre. Je ne me souviens pas d'un jour où il ne m'ait pas surpris et enchanté. Il fait partie des grands magiciens et inventeurs que le cinéma a donnés au monde, au même titre que Georges Méliès. J'ai aussi une pensée émue pour son épouse, Valeria Sarmiento [réalisatrice et monteuse franco-chilienne, ndlr].

Comment s'est déroulée votre première rencontre avec Raúl Ruiz ?

Vers la fin des années 70, je travaillais à Paris comme exploitant de salle [notamment le réseau *Olympic*, créé par Frédéric Mitterrand, ndlr] et je passais certains de ses films que j'aimais beaucoup, notamment *l'Hypothèse du tableau volé*. Nous nous sommes rencontrés et, tout naturellement, je lui ai parlé de mon intention de me lancer dans la production à condition que ce soit avec des cinéastes comme lui.

La dernière fois que vous avez travaillé avec lui, c'était donc pour les *Mystères de Lisbonne*, en 2010 ?

Oui, et la reconnaissance qu'a obtenue ce film est à la hauteur des souvenirs que je garde de cette aventure extraordinaire. Toutefois, nous avions un autre projet en cours, très avancé, pour lequel Raúl avait défini les directives. Il y a cinq jours, nous parlions au téléphone de la musique qui l'accompagnera. Car ce film se fera, dans un avenir proche, mais je ne peux pas encore dire qui en sera le réalisateur. Pour ce projet, mais aussi plus généralement, il est désormais de mon devoir de faire perdurer son œuvre. En veillant à ce que ses anciens films puissent être accessibles au grand public. Des sorties DVD ont déjà eu lieu au Portugal et arriveront bientôt en France. C'est un début.

Recueilli par **BRUNO ICHER**

(1) «*Les Mystères de Lisbonne*» existe en DVD (25 € environ) et en coffret contenant le film dans sa version cinéma (266 minutes) et dans sa version télévisuelle, en six épisodes de 52 minutes.

FILMOGRAPHIE



PROD DB, INA, DR

L'Hypothèse du tableau volé

En 1978, avec Pierre Klossowski, Raúl Ruiz pose le tableau vivant et la lettre volée comme principes de son œuvre.



PROD DB, GEMINI FILMS, DR

Trois Vies et une seule mort

En 1996, une comédie millefeuille où Marcello Mastroianni va s'installer dans la maison (et la vie) en face de la sienne.



PROD DB, GEMINI FILMS, DR

Généalogies d'un crime

En 1997, Catherine Deneuve séquestre Melvil Poupaud dans un psychodrame incestueux en forme de puzzle.



RUE DES ARCHIVES, BCA

Le Temps retrouvé

En 1999, Ruiz réussit une adaptation tout en légèreté de Proust, où le temps de la mémoire devient espace et scène fantasmagorique. Succès international.



RUE DES ARCHIVES, BCA

Les Mystères de Lisbonne

En 2010, le temps retrouvé devient une expérience de 4h 30, avec cette fresque des origines faussement mélodramatique.

une seule mort

... Locarno, ex-aequo avec Rohmer. C'est là qu'il rencontre sa future épouse et monteuse, Valeria Sarmiento. En 1973, après le coup d'Etat de Pinochet, il s'installe à Paris et donne *Dialogue d'exilés*, où son mauvais esprit le pousse à dépeindre ses compatriotes exilés comme des geignards complaisants. Avec *l'Hypothèse du tableau volé*, Ruiz prend la tangente moderniste puisque, comme on l'a dit, il inaugure là un cinéma en suspens, où le sens ne naît que de la paranoïa des regardeurs (le film raconte l'histoire d'une collection où manque un unique tableau, mais essentiel pour saisir la cohérence de l'ensemble). Serge Daney est un de ses premiers défenseurs. La suite de la filmographie s'amuse beaucoup des conspirations, c'est-à-dire des situations, récits, figures qui ne tiennent que par des liens secrets entre les personnages. C'est un peu une version «réalisme magique» de l'univers rivettien, lui aussi hanté par le Balzac de *l'Histoire des treize*.

INNOCENCE. Sauf que Ruiz prend le complot par son versant comique. Ainsi, *Trois Vies et une seule mort* (1996) multiplie le dédoublement de personnalité par le vol de bébé télévisuel (déjà, ou encore) avec Marcello Mastroianni face à sa fille Chiara, sous l'influence moustachue de Pierre Bellemare en narrateur de ce film à sketches abstrait. Autre interprétation de la folie familiale, *Généalogies d'un crime* met en scène un Melvil Poupaud schizo qui assassine sa tante psychanalyste (Deneuve) selon un chassé-croisé toujours très klossowskien.

L'enfance, la séduction des enfants (celle qu'ils exercent) est au cœur de la fantaisie rui-zienne. Et c'est Melvil Poupaud qui incarne cette séduction maléfique (*lire ci-contre*), depuis ses débuts à l'âge de 11 ans dans *la Ville des pirates* (1984) jusqu'à *Généalogies...* en 1997. Il y est une espèce de Maldoror en herbe, puissance négative toute rentrée. Un autre prendra sa place dans la très réjouissante *Comédie de l'innocence* (2001), où un enfant rend sa mère dingue en lui expliquant qu'elle n'est pas sa mère. Et le lui prouve en lui ouvrant un monde parallèle et tombal. Dans *les Mystères de Lisbonne*, le seul mystère sera une nouvelle fois celui de l'enfance, au croisement d'Eros et Thanatos.

Après avoir survécu à un cancer l'an passé, le réalisateur avait, selon son producteur, François Margolin, retrouvé la santé. Il a succombé en quelques semaines à une infection pulmonaire, peu après avoir fêté son 70^e anniversaire. Une cérémonie religieuse se déroulera à Paris le 23 août à 10h30 à l'Eglise Saint-Paul (Paris IV^e). L'inhumation aura lieu, selon ses vœux, au Chili.

L'acteur Melvil Poupaud évoque ses tournages avec Ruiz, dans un livre à paraître en septembre.

«Pour “la Ville des pirates”, il me disait : “Tu es Pinocchio, mais aussi Pinochet”»

Dans son livre de souvenirs et de littérature, qui sortira le 7 septembre chez Stock, intitulé *Quel est Mon nom ?*, l'acteur, réalisateur et musicien Melvil Poupaud revient sur son amitié avec Raúl Ruiz, pour qui il joua une douzaine de fois. Morceaux choisis de tournages rui-ziens.

«Enfant, je ne comprenais pas le comportement des autres membres de l'équipe qui semblaient obéir à des règles propres aux tournages de Raúl. Je ne saisisais pas non plus pourquoi on jetait des seaux de sang sur ma partenaire, Anne Alvaro, après un plan sur moi, dans lequel je jouais innocemment avec le rasoir de son fiancé. [...] J'ai vite compris qu'un accord tacite avait été passé entre les membres de l'équipage pour me préserver de la folie ambiante, et aujourd'hui encore, revoyant certaines scènes des films de Raúl, je m'amuse à faire le lien entre ce que j'étais “réellement” en train de vivre à l'écran – on pourrait dire “d'exécuter” – et ce qu'on voulait bien m'en laisser croire.»

«Heureusement pour moi, Raúl n'avait pas toujours de scénario avant de commencer un film, et, s'il en avait un, c'était pour mieux s'en éloigner en cours de tournage. Si cette méthode me convenait parfaitement, ne comprenant de



Melvil Poupaud et Anne Alvaro dans *la Ville des pirates* (1984). PROD DB

toute façon pas grand-chose à ce que Raúl me demandait – “Tu es Pinocchio, mais aussi Pinochet”, m'avait-il donné comme seule indication pour *la Ville des pirates* –, elle pouvait en déstabiliser certains. [...] Cette façon de faire connut son apogée quinze ans plus tard, sur *Combat d'amour en songe*, notre dixième collaboration. Raúl avait décidé d'en écrire le scénario au jour le jour, distribuant chaque

matin les nouvelles scènes à l'équipe, anxieuse et fascinée à la fois. Avec le temps, l'ensemble des feuillets écrits par Raúl est devenu une sorte de parchemin, gonflé et chargé de mystère, un peu comme la carte d'un trésor ou le grimoire d'un alchimiste. Entièrement tourné au Portugal dans la ville ésotérique de Sintra, le film avait pour point de départ une formule mathématique : la théorie des

combinatoires de Raymond Lulle, théologien espagnol du XIII^e siècle, condamné comme hérétique pour avoir tenté de prouver l'existence de Dieu grâce à une démonstration scientifique. Dès les premiers jours, Raúl était entré dans un état second. Comme un sorcier possédé par ses visions, on ne le vit pas cligner des yeux une seule fois durant tout le tournage. Seul maître à bord, il s'était malicieusement amusé à brouiller les pistes, mélangeant les lieux, les époques et les personnages, faisant passer ses comédiens hagards d'une histoire d'étudiants en théologie à celle de pirates portugais à la recherche d'un crâne, en passant par la légende de “l'homme-chien” chanteur de fado et les déboires d'une équipe de film en tournage au Portugal. Au détour d'une scène, Raúl me glissait à l'oreille : “Ce plan sera le dernier du film”, ou encore : “Ça, c'est le début.” Le soir, dans ma chambre d'hôtel, je m'amusais à reconstituer le puzzle, tentant mentalement un montage de ce que nous avions déjà tourné, mélangeant les séquences jusqu'à me laisser glisser dans le sommeil, hypnotisé par les formules de Raúl et l'alchimie de ses images.»

«*Quel est Mon nom ?*» de Melvil Poupaud, éditions Stock, collection «La Bleue», 288 pp., 21,50 €, A paraître le 7 septembre.

«La Nuit d'en face» à l'heure du crépuscule

Le dernier film de Raúl Ruiz, entièrement financé par le Chili (photo : sur le tournage à Santiago, en avril) et actuellement en postproduction, s'appelle *la Nuit d'en face*. A son producteur, François Margolin, Ruiz avait prétendu vouloir adapter «la vie du père d'un de ses amis», avant de lui avouer (ou de lui mentir) que le personnage était en fait son propre père. Le producteur, quant à lui, évoque un «retour presque autobiographique sur l'enfance», et sur les rapports de Ruiz avec son père, commandant dans la marine marchande – d'où sa fascination pour les fables maritimes, pirates inclus. Margolin avait déjà produit deux autres films chiliens de Ruiz, *Dias de campo* (2003) et *la Maison Nucingen* (2007). «Raoul m'a donné le goût du Chili. En allant là-bas, je me suis rendu compte que ce qu'on croyait être son surréalisme était en fait la réalité quotidienne du pays. A la fin des années 60, il y tournait déjà des films très ironiques, comme *Trois Tristes Tigres*, *léopard d'or* à Locarno en 1969, qui montrait des paysans collectivisés qui ne veulent pas des terres qu'on leur offre.»

PHOTO FRANÇOIS MARGOLIN

